

# Carrefour

Autor(en): **Frick, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **101 (1956)**

Heft 5

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342735>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Carrefour

C'est à une époque à la fois passionnante, inquiétante et peut-être décisive pour notre armée et les destinées du pays que la *Revue militaire suisse* célèbre le centenaire de sa fondation.

Nous regrettons de n'avoir le loisir de jeter un regard même hâtif sur l'ensemble des publications parues entre 1856 et 1956. Nous découvririons sûrement dans cette documentation des relations qui nous permettraient de démontrer que plusieurs fois déjà, au cours de ces cent ans, notre pays a connu des situations semblables à celles que nous vivons actuellement. Il est bien probable, en outre, que ce coup d'œil sur le passé contribuerait à augmenter l'ardeur que nous apportons à livrer la bataille engagée, tout aussi bien qu'à renforcer notre confiance en le succès final et en l'avenir.

C'est qu'en effet, nous sommes en pleine lutte. Comme ce fut le cas après chaque guerre, la plupart des peuples qui ont pris part aux hostilités aspirent avant tout à la paix. D'autres, qui déjà se sont ressaisis, préparent plus ou moins ouvertement le conflit prochain. D'autres encore — dont les Suisses — qui n'ont pas été entraînés dans la guerre, sont lassés de l'effort militaire que l'on continue à exiger d'eux et semblent, cela est bien compréhensible, d'autant plus attachés à leur tranquillité et à la paix qu'ils en connaissent mieux et depuis plus longtemps les bienfaits.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'après la mobilisation de guerre 1914-1918, cette lassitude s'est manifestée chez nous dès 1920 et a duré jusqu'en 1936. Ce fut une sombre période pour notre armée. Pacifisme, défaitisme, désarmement, diminution du budget, antimilitarisme, refus de servir, tout cela est encore bien présent dans la mémoire des chefs. Il fallut alors toute l'énergie et la ténacité d'un Minger, la clairvoyance d'une Commission de défense nationale qui n'abandonna jamais la lutte, pour qu'en 1939 l'armée soit prête, malgré tout, à remplir sa mission.

Et les plus grands détracteurs de l'instrument de notre défense nationale, tremblants et honteux, disparurent de la scène.

Après la mobilisation de 1939-1945, la cohésion nationale, l'unanimité des vues en ce qui concerne les problèmes de défense nationale restèrent intactes pendant près de dix ans.

C'est là, avant tout, le mérite du général Guisan dont l'action intelligente et psychologiquement si juste se prolongea pour le plus grand bien du pays.

Mais depuis deux ans les choses changent ; rapidement, comme si l'on regrettait d'avoir attendu si longuement. La campagne pacifiste ou défaitiste est vivement menée. Elle prend une ampleur dont il serait vain de sous-estimer l'importance. Les initiateurs, plus ou moins camouflés, instruments conscients ou non d'une volonté étrangère, exercent sur l'opinion publique une influence insistante, aussi anonyme et discrète que possible. Ils ont vraisemblablement désigné eux-mêmes sous le nom de « malaise » ce climat psychologique qu'ils ont créé.

Le mot « malaise » a fait fortune. Il est devenu, de plus en plus, une sorte de « fourre-tout » dans lequel s'engouffrent les inquiétudes, jérémiades, critiques, revendications d'un peuple qui dissimule ainsi une sorte de gêne d'être aussi heureux et choyé par le sort.

En fait, si l'on pousse à fond l'analyse du malaise on en vient à admettre qu'il est l'expression de gens dont le bonheur est si grand qu'ils craignent de le voir diminuer ou disparaître. Il s'agit d'un mal qui prend des proportions toujours plus grandes et qui a nom *égoïsme*, voire même hypocrisie.

Egoïsme, parce que les possibilités de gain sont si nombreuses et tentantes qu'elles passent au premier plan des préoccupations et estompent jusqu'à la supprimer la notion de dévouement et de don de soi-même en faveur de la collectivité.

Hypocrisie, parce que sous prétexte du malaise on évite de prendre position, de s'affirmer, de faire acte de foi pour des causes que l'on sent antipathiques à nombre de concitoyens.

C'est, bien entendu, sur le plan militaire que le malaise est le plus souvent invoqué. L'insidieuse campagne revêt tous les aspects que nous lui avons connus entre 1920 et 1935.

Sans nier les inquiétudes que suscite chez tout observateur averti la situation politico-militaire, on n'en déclare pas moins qu'une nouvelle guerre est impossible. On oublie en ce disant que le dernière n'a en fait jamais cessé.

Puis, et surtout, on se fait fort de démontrer qu'un petit pays n'est plus en mesure de consentir l'effort financier d'entretien d'une force armée moderne. Trop petite, trop faible, la Suisse au milieu de cette Europe affaiblie et chancelante. Il vaut mieux abandonner, donner l'exemple du renoncement.

Et pour ceux que ces arguments ne peuvent convaincre, il y a encore celui de la « plus grande terreur ». Que tombe un projectile atomique et tout sera pulvérisé. Rends-toi donc, petit pays ! Lève les bras et soumets-toi ! Un plus grand viendra, tôt ou tard, et tu subiras sa loi.

Car il ne faut pas s'y tromper. Les réductions du budget, précédant la diminution des temps de service, ne sont dans la démission de notre volonté de rester libres que des paliers intermédiaires.

Et enfin, comment croire en nos moyens et nos principes de défense du pays ? Les grands chefs eux-mêmes ne sont pas d'accord. Certains d'entre eux prétendent que notre armement actuel peut suffire. D'autres, combien antipathiques, s'en viennent déclarer qu'il est temps déjà de songer à une réorganisation et de doter l'armée de moyens nouveaux, de la renforcer.

Ah ! il n'a pas fallu longtemps aux adversaires de l'armée pour se rendre compte qu'il y avait possibilité d'exploiter cette confrontation des idées pour faire éclater aux yeux de tous le désarroi qui règne dans les esprits de ces insatiables militaristes.

Il ne saurait entrer dans nos intentions de répondre dans cet article à ceux qui ne partagent pas l'avis des « novateurs » auxquels nous appartenons, et avec quelle conviction !

Que l'on nous permette pour le moins de rappeler que la création de corps aéroportés, l'introduction dans l'arsenal des grandes armées des projectiles téléguidés, des fusées, de l'arme atomique stratégique et surtout tactique, exigent un examen sérieux de nos conceptions.

Aucune personne sensée n'oserait prétendre que ces changements, qui sont en fait des bouleversements, resteront sans effet sur notre doctrine défensive. Et si quelques-uns de ces militaires sont persuadés que la seule défensive ne saurait nous permettre à l'avenir de remplir la mission qui nous est précisée par la Constitution, c'est simplement parce qu'ils estiment que « l'enveloppement par la verticale », les brèches ouvertes par l'obus atomique, les fusées et projectiles téléguidés sont autant de raisons qui nous contraignent de repenser le problème de la défense nationale et d'examiner à nouveau celui des moyens dont dispose l'armée.

Les discussions, parfois passionnées, que ces questions ont provoquées doivent en fait servir à prouver à notre peuple que chacun a le droit d'exprimer son avis et que les décisions qui seront finalement prises auront été honnêtement et judicieusement mûries.

Carrefour, avons-nous intitulé cet article. Carrefour où se rencontrent ceux qui, une nouvelle fois, tentent de semer le doute, d'ébranler la confiance et de supprimer l'armée pour livrer le pays sans défense au prochain « grand » qui voudra bien lui accorder son généreux regard. Carrefour où se dressent contre eux, ceux qui croient encore, ceux qui ont dit vrai ; avant 1939 quand ils s'en allaient expliquer qu'il fallait accorder les armes automatiques et antichars dont manquaient nos troupes ; en 1940 et 1941, quand le moral du pays sombrait devant la plus grande crainte et la plus grande terreur.

Ce sont les mêmes hommes qui aujourd'hui reprennent la lutte pour parer à la vague de défaitisme et qui sans emphase ni amertume — parce qu'ils sont eux aussi attachés à la paix, mais à la paix dans la dignité et l'honneur — disent au pays :

Le moment de relâcher notre effort militaire n'est pas encore venu.

Les rapides progrès de la technique nous contraignent d'adapter progressivement nos moyens à une doctrine de défense du territoire qui tienne compte des aspects particuliers de la guerre moderne.

Aucun d'entre nous n'est assez insensé pour demander à la nation plus qu'elle ne peut raisonnablement donner, mais il n'en est pas un qui supporterait de lire dans les yeux des hommes qu'il mènera au combat un regard chargé de reproches parce qu'il les aurait conduits dans une bataille inégale sans espoir, pour y être sacrifiés.

Carrefour, où notre peuple sera appelé à choisir, à prendre des décisions lourdes d'importance.

Puisse-t-il être inspiré de telle façon que dure le pays, le petit pays fort et libre. Le vieux pays qui ne renie pas son passé et sait puiser dans son histoire la sagesse et la cohésion.

La sagesse qui fait prendre assez tôt les bonnes décisions. La cohésion que l'on retrouve, face au danger qui peut surgir du dedans ou du dehors.

Colonel-divisionnaire R. FRICK

---

### **Le capitaine B. H. Liddell Hart**

Le colonel E. Léderrey, ancien instructeur d'arrondissement de la 1<sup>re</sup> division, puis chargé d'un cours d'histoire de la guerre à la section militaire du Polytechnicum de Zurich (il est l'auteur apprécié de l'ouvrage « La défaite allemande à l'est ») collabore depuis de nombreuses années à la *Revue militaire suisse*.

Nos lecteurs apprécient la qualité et la variété de ses études documentées, qui témoignent de sa vaste culture.

Nous sommes heureux, à l'occasion du centenaire de cette revue, de lui exprimer notre gratitude pour sa longue et fidèle collaboration.

(Réd.)

Le 31 octobre 1954, la Grande-Bretagne fêtait le 60<sup>e</sup> anniversaire d'un auteur militaire de réputation mondiale, dont